

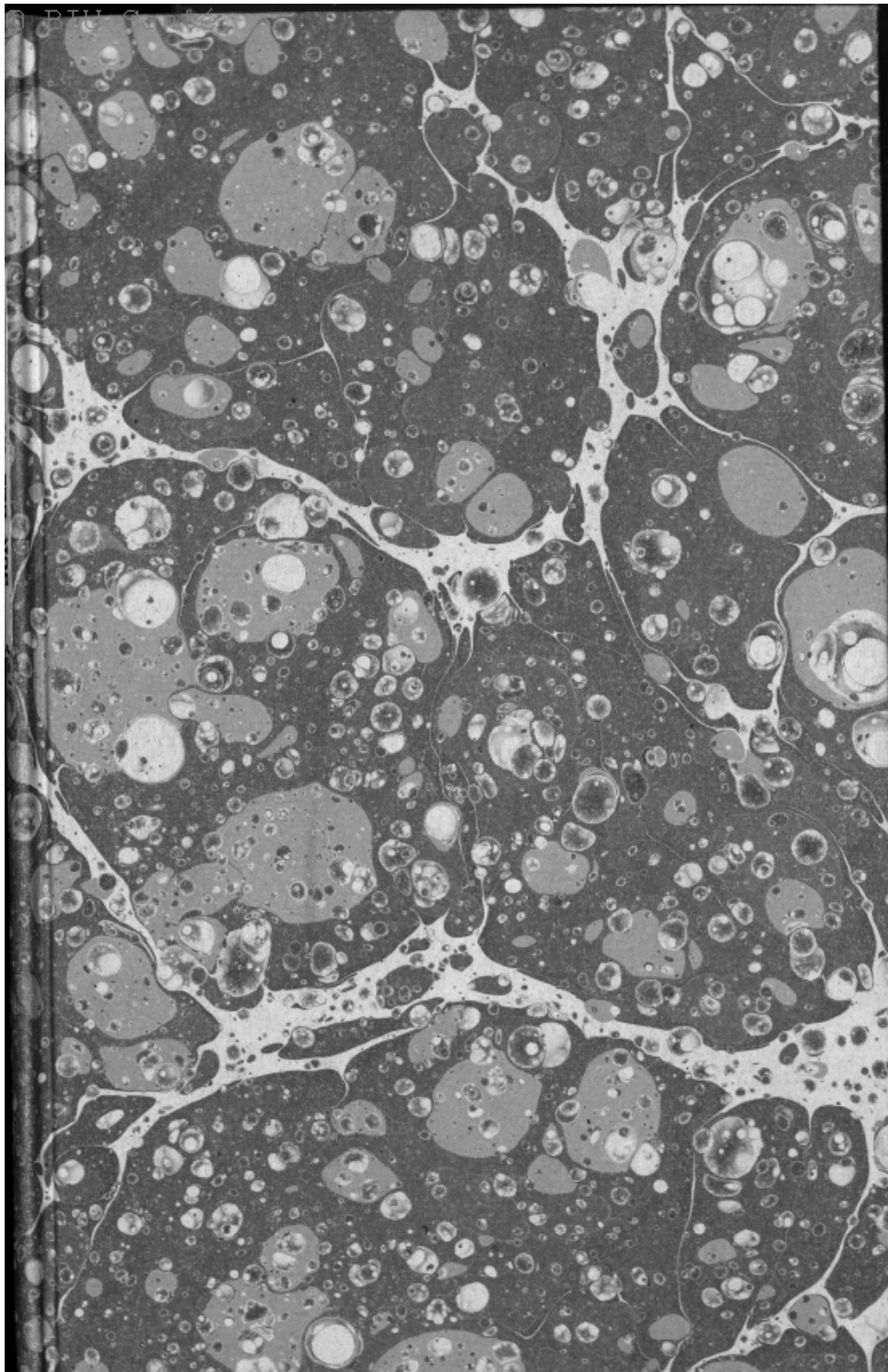
Bibliothèque numérique

medic@

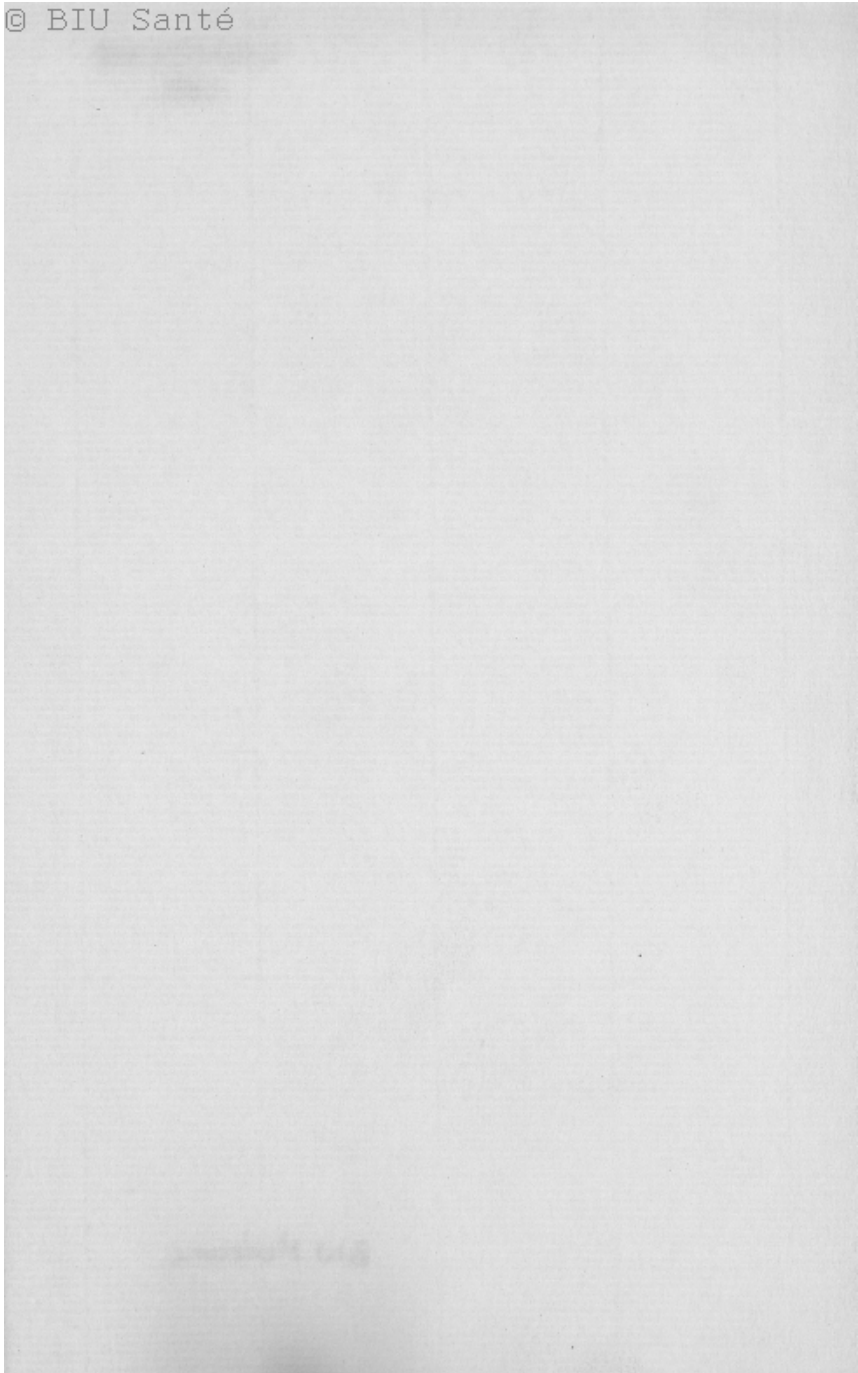
Cabanis, Pierre-Jean-Georges.
Observations sur les hôpitaux

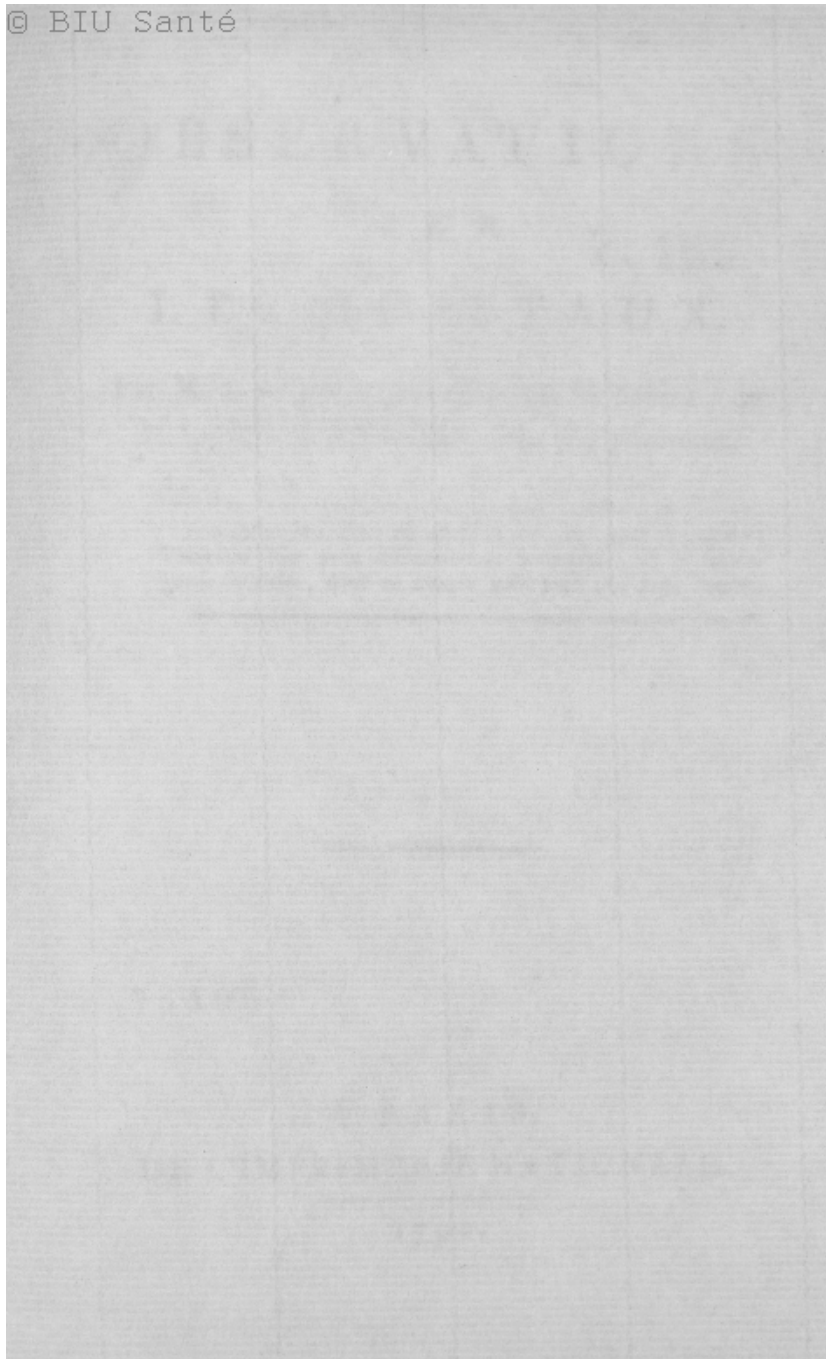
Paris : Imprimerie nationale, 1790.

Cote : 76106



BIU Médecine







76106

374

76106

OBSERVATIONS

S U R

76106

LES HOPITAUX.

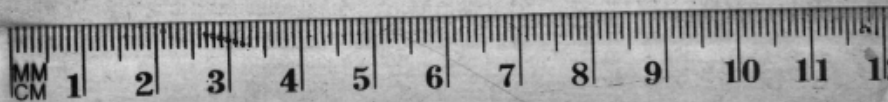
Par M. CABANIS, Docteur en Médecine, de
la Société philosophique de Philadelphie.

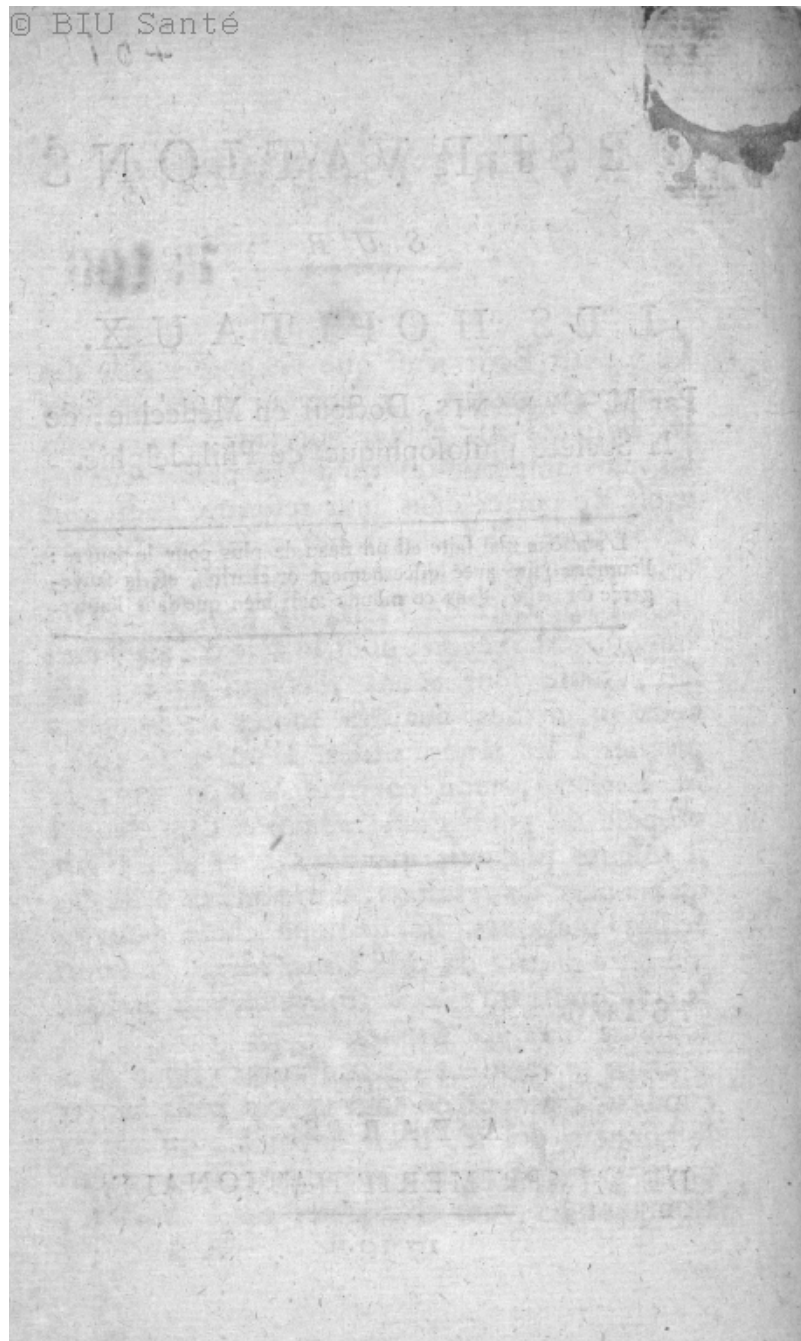
L'aumône mal faite est un fléau de plus pour le pauvre :
l'aumône faite avec discernement & charité, est la sauve-
garde du riche, dans ce monde aussi bien que dans l'autre.

76106

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE

1790.





A V E R T I S S E M E N T.

C E petit Ecrit n'est que l'exposé rapide des principaux motifs qui doivent faire préférer les hospices aux grands hôpitaux, & des vues les plus importantes qu'il me paroît convenable de porter dans leur réforme. Pour tout développer, il faudroit des volumes. Si l'on veut connoître plus en détail les vices des grands hôpitaux de Paris, on peut lire l'Ouvrage de M. Tenon, dont le zèle & l'attention scrupuleuse sont connus, & qui joint à ces deux précieuses qualités toutes les lumières propres à les rendre utiles. D'un autre côté, M. Lacheze, mon confrère & mon ami, se propose de publier un mémoire dans lequel il discute plusieurs questions dont je n'ai fait qu'énoncer les résultats, entre autres celle des écoles-pratiques. Si quelque chose pouvoit me faire mettre du prix à mes idées, ce seroit la conformité qu'elles se trouvent avoir presque toujours avec les siennes.

Dans le moment où la Nation réunie s'occupe avec ardeur de tout ce qui peut assurer le bonheur public, il est impossible qu'elle ne porte pas ses regards sur des désordres qui trompent les vues charitables de la Société,

A 2

& viennent aggraver les maux du pauvre jusque dans le sanctuaire de la bienfaisance. Quelques Bailliages ordonnent à leurs Représentans d'examiner avec attention l'état des hôpitaux, & d'y faire exécuter les réformes convenables. Cet objet intéresse les âmes sensibles, puisque le sort de la classe la plus malheureuse en dépend; mais il n'intéresse pas moins le puissant & le riche, puisque la sûreté de leurs jouissances est toujours en raison inverse des souffrances & des mauvaises mœurs du bas peuple.

Quoique les observations suivantes paroissent n'avoir en vue que les hôpitaux de Paris, elles sont applicables à ceux de tout le Royaume. Je ne parle point de leur régime économique: cela n'étoit pas de mon objet. Je dirai seulement qu'il me paroît absolument nécessaire d'en confier le soin aux Assemblées administratives des Provinces (1).

Ce premier point réglé, l'on examinera sans doute s'il ne feroit pas plus avantageux d'employer à la régie de chaque hôpital un homme d'affaires gagé, dont les comptes seroient revus avec exactitude, que des administrateurs qui peuvent cacher sous l'apparence du désintéressement, & soustraire aux justes réprimandes du pouvoir public, la négligence la moins par-

(1) La chose vient d'être déterminée par l'Assemblée Nationale.

donnable, ou l'improbité la plus odieuse. On examinera s'il n'est pas indispensable de changer la forme des dotations faites en argent, lesquelles deviennent tous les jours, par l'augmentation naturelle du prix des denrées, plus insuffisantes à remplir les intentions des fondateurs. Enfin, l'on examinera si l'on doit laisser la gestion des biens-fonds des hôpitaux entre les mains des supérieurs qui maintiennent leur police intérieure, ou de gens d'affaires chargés d'en surveiller & d'en calculer les dépenses; si la culture de ces biens, susceptible d'amélioration comme celle de toutes les autres terres, ne devrait pas être confiée de préférence à des intérêts plus éclairés, plus constamment actifs que l'amour de l'ordre; & s'il ne feroit pas utile de remplacer toutes les fondations de ce genre, par des rentes en grains, dont la valeur réelle est toujours la même, quelle que soit la dépréciation des monnoies.

Touchée du sort des pauvres malades, l'Assemblée Nationale, ou d'après ses ordres, les Assemblées Provinciales & Municipales chercheront aussi tous les moyens d'adoucir celui des malfaiteurs & des infortunés qui gémissent dans les prisons, en attendant que des lois sages, l'influence d'un meilleur Gouvernement & de meilleures formes judiciaires, tant pour le civil que pour le criminel, diminuent, autant

qu'il est possible, le nombre de ces malheureuses victimes de la société (1).

(1) On vient de faire dans cet esprit une belle expérience en Angleterre. D'après la conviction que les prisonniers achevent de se dépraver dans la société les uns des autres ; que non-seulement leur oisiveté tarit une source de productions, mais empêche qu'ils ne reviennent à la vertu quand ils sont vraiment coupables, & les corrompt à plaisir quand ils sont innocens ou n'ont commis que des fautes légères ; le Comté d'Oxford a fait construire des chambres isolées & sans communication entre elles, où les prisonniers sont traités humainement, bien vêtus, bien couchés, respirent un air pur, ont des alimens sains. Là ils exercent un métier quelconque ; & garantis, par ce moyen, de l'ennui de la solitude & des mauvais effets de l'oisiveté, ils fournissent encore un bénéfice supérieur aux frais de l'établissement. Ce bénéfice a été l'année dernière de cent guinées, & ce qui sans doute est bien plus précieux, quelques prisonniers ont mérité par leur bonne conduite, qu'on abrégeât le temps de leur captivité. C'est aujourd'hui d'honnêtes gens, des Artisans utiles, qu'on rendra à la chose publique.

Ainsi en remplissant des vues d'humanité, de raison, de politique parcimonieuse, l'on est d'un autre côté parvenu à faire de vraies infirmeries du crime, & l'on a découvert la méthode curative, au moyen de laquelle on pourra le traiter désormais comme les autres especes de folies.

OBSERVATIONS

SUR

LES HOPITAUX.

LES hôpitaux sont peut-être, par leur nature ; des établissemens vicieux ; mais, dans l'état présent des sociétés, ils sont absolument nécessaires. On objecte contre eux qu'ils ne remplissent point leur destination de secourir les malades, ou qu'ils la remplissent d'une manière barbare ; qu'ils aggravent toutes les maladies, qu'ils en produisent plusieurs nouvelles, qu'ils font des magasins d'air empesté, toujours prêt à répandre les contagions dans les grandes villes ; enfin qu'ils détruisent l'esprit d'économie dans la dernière classe, qu'ils encouragent la paresse, & qu'on les a vu constamment augmenter le nombre des indigens, par une influence funeste & inévitable.

Presque tout cela est vrai. On pourroit même ajouter plusieurs autres choses ; par exemple, qu'ils relâchent les liens des familles, & qu'en dégradant les mœurs du Peuple, ils portent à la société les plus cruelles atteintes.

Mais il y a des pauvres ; & la pauvreté est l'ouvrage des institutions sociales (1) : c'est donc aux exécuteurs

(1) Les grandes richesses sont le produit des mauvaises lois ou de leur administration vicieuse ; la pauvreté l'est aussi par conséquent. L'égalité parfaite n'est pas dans la nature. Tous les hommes ne naissent pas également forts, également adroits, également intelligens ; mais si les législateurs & les souverains

de la puissance publique à veiller sur des besoins qui sont la censure la plus amère des lois & des administrations.

Mais le pauvre est souvent malade ; il l'est même , quoi qu'on en dise , plus souvent ou plus que le riche. Or, celui qui est déjà nécessaire en santé, l'est doublement en maladie. Il est donc de l'humanité, il est de la justice de le faire soigner, de le faire guérir.

Mais la plupart du temps le pauvre est sans asyle : il faut donc pouvoir lui en offrir de convenables, & employer la voie la plus économique, afin de répandre les secours sur plus de têtes.

Il est donc nécessaire d'avoir des maisons de charité ; il est donc avantageux qu'elles soient assez considérables pour que tout s'y fasse à moins de frais.

D'ailleurs, plusieurs maladies exigent un certain appareil pour être traitées ; plusieurs opérations ne peuvent être faites par tous ceux qui se mêlent d'exercer la chirurgie. Il est impossible de faire traiter ces maladies dans des maisons particulières ; il est impossible d'y faire faire ces opérations par les maîtres de l'art, dont le nombre est toujours borné, & qu'on ne pourroit enlever à une pratique plus lucrative, qu'en leur offrant des dédommagemens auxquels la charité publique ne sauroit suffire. Ainsi, quelque forme qu'on adopte pour la distribution des aumônes & des secours, une administration bienfaisante ne peut se passer d'hôpitaux.

n'avoient pas favorisé de tout leur pouvoir la mauvaise distribution des fortunes, jamais s'en seroit-il formé d'aussi monstrueuses ? La terre eût-elle jamais été couverte de cette foule d'indigens, dont les plaintes accusent la nature qui les a fait naître, & les puissans qui les avoient dépouillés avant leur naissance ? Il seroit injuste, autant qu'impolitique, de vouloir prévenir ou faire cesser toute inégalité ; mais il est encore plus impolitique, il est encore plus injuste de la produire par art & de la pousser jusqu'à des proportions qui ne sont pas de la nature.

Mais tous les abus qu'on leur reproche en sont-ils réellement inséparables? Est-il impossible de les réformer ou de les prévenir? Les uns ne tiennent-ils pas à la grandeur des hôpitaux, à la mauvaise distribution des bâtimens, à l'entassement des malades, à des règles générales de régime ou d'administration des remèdes qu'on est forcé d'adopter, mais qui sont loin de convenir dans tous les cas, & chez tous les individus, à la manière dont on y laisse pratiquer la médecine; les autres aux vices de l'administration intérieure, à la multiplicité des objets que les chefs ne sauroient toujours surveiller, aux occasions continuelles de gaspillage, dont les sous-ordres profitent avec d'autant plus d'activité, qu'ils en mettent moins à remplir leur devoir? Je dis plus; les vices qui paroissent tenir davantage à la nature même des hôpitaux, ne dépendent-ils pas des causes qui agissent sur la société entière, & qui ne dépravent les établissemens particuliers qu'après avoir fait sentir leur influence à toute la masse des hommes réunis par les mêmes lois? Ces vices peuvent être corrigés par les réformes générales qu'ammèneront sans doute les progrès de la raison & les justes réclamations de l'humanité.

Les autres tenant à des choses que l'autorité peut changer promptement, disparaîtront quand des Ministres éclairés, humains & fermes le voudront tout de bon. Le seul but qu'on doive se proposer dans une pareille entreprise, c'est le plus grand avantage des malades; l'économie elle-même ne doit être considérée que comme un moyen de mieux remplir ce but.

Depuis que l'on fait des expériences sur les airs, & qu'on observe avec attention les changemens que celui de l'atmosphère éprouve en passant par les poumons des animaux les plus sains, on a jugé de quelle importance il étoit de ne point entasser les hommes dans des lieux fermés. Depuis qu'on a mieux étudié la marche effrayante

que suivent dans les prisons & dans les grands hôpitaux ; des maladies qui par-tout ailleurs eussent été les plus simples & les plus douces ; enfin , depuis que personne n'ignore les effets d'un air respiré par un grand nombre de malades , & chargé de leurs exhalaisons putrides , on demande unanimement que les hôpitaux soient relégués hors des villes , & transportés , ainsi que les cimetières , dans des lieux où les vents soufflent de toutes parts & sans obstacle.

Ce vœu public est dicté par la raison , il mérite d'être écouté , & l'on doit des actions de grâces aux Commissaires de l'Académie des Sciences , qui l'ont exprimé & motivé avec une éloquence si persuasive.

Tout le monde commence à sentir également que la grandeur des hôpitaux est la principale source de leurs abus ; qu'elle y rend l'ordre très-difficile à établir , & qu'on pourroit , en les morcelant , se mettre à l'abri des effets du mauvais air. En conséquence , les Commissaires de l'Académie ont proposé de diviser l'Hôtel-Dieu de Paris en quatre hôpitaux , qui , tous ensemble , ne recevraient qu'une quantité de malades très-peu au-dessus de celle qu'il reçoit lui seul maintenant.

On gagneroit sans doute quelque chose à cela : mais j'ose le dire , on y gagneroit peu. Les quatre nouveaux hôpitaux seront trop considérables pour que dès leur installation même , ils n'aient pas une partie des inconvénients de l'Hôtel-Dieu , & pour qu'on ne doive pas craindre d'y voir reparoitre presque tous les autres par le laps du temps. Il n'y a de grands établissemens qui réussissent , que ceux qui sont confiés à l'intérêt personnel. Tous ceux qui exigent dans les supérieurs un grand zèle & des soins attentifs , déperissent promptement. Les hommes passent , ou le zèle s'use , & les soins diminuent. Il faudroit que les choses allaient pour ainsi dire d'elles-mêmes , & qu'elles n'eussent pas besoin du concours d'une créature aussi passagère & aussi sujette à s'attédir sur ses devoirs

les plus sacrés. On doit du moins faire en sorte que les abus ne puissent se cacher dans la multitude des détails, & qu'ils soient aisés à corriger; c'est-à-dire, en d'autres termes, ne former que des établissemens d'une étendue bornée, comme les moyens de ceux qui doivent y maintenir le bon ordre.

Dans les grands hôpitaux, on est obligé d'adopter certaines règles générales, sans lesquelles le service seroit impossible; par exemple, les alimens & les remèdes se distribuent aux mêmes heures pour tout le monde. A l'Hôtel-Dieu, il y a des jours où l'on purge; il y a des jours où l'on ne purge pas. Qui ne voit au premier coup-d'œil combien une pareille pratique entraîne d'inconvéniens? L'heure de l'administration des remèdes ne doit sûrement pas être la même dans toutes les maladies; & si la règle rencontre juste pour quelques malades, c'est un pur effet du hasard. Dans les fièvres avec redoublement, c'est-à-dire, dans les neuf dixièmes des maladies fébriles, le temps de donner du bouillon est déterminé par la marche même de la fièvre; il ne peut être changé sans nuire beaucoup au malade, & souvent sans rendre son état mortel. Le temps de donner des remèdes est également déterminé: c'est violenter la nature que de vouloir la soumettre à un ordre qui n'est pas le sien; c'est troubler tout le traitement, & tromper les efforts de l'art, auquel il est bien injuste alors d'imputer ses mauvais succès.

Les maladies sont infiniment plus variées que ne le croit le commun des hommes, & même le commun des Médecins. Celles qui se ressemblent le plus en apparence, offrent à l'observateur attentif des phénomènes particuliers qui les distinguent; & si la manière de les traiter n'est aussi variée qu'elles-mêmes, c'est-à-dire, si à telle nuance de maladie on n'applique la nuance correspondante de remèdes, la médecine fait infailliblement plus de mal que de bien. Or, comment pourroit-on, dans

des hôpitaux de mille & de douze cents malades, pareils à ceux qu'on propose, se promettre de donner à chacun tel genre d'alimens, tel genre de remèdes, dans telle combinaison, à telles heures précises? Comment pourroit-on avoir pour chacun d'eux ces attentions délicates qui font tout le succès des traitemens?

Je ne parlerai pas du mauvais air dont il feroit toujours difficile, ni du bruit dont il feroit impossible de se garantir. On fait que l'un & l'autre empêchent ou troublent la guérison de toutes les plaies importantes, & de presque toutes les maladies fébriles (1).

Il me semble que les considérations morales doivent entrer pour beaucoup dans le choix de la forme des hôpitaux. Ce n'est qu'à des Gouvernemens en délire qu'il appartient de se jouer des mœurs du peuple. Les hommes ne se réunissent & ne cherchent à augmenter ainsi leurs forces, que pour accroître leur bonheur. C'est le but de toutes leurs démarches; c'est celui de la société. Mais s'il est vrai que chaque individu perd de son bonheur, toutes les fois qu'il sort de l'ordre, & qu'il dénature ses rapports avec ses semblables, il est encore plus vrai que la somme des vertus d'une Nation prise en masse, est la mesure de la félicité publique; il est également vrai que chaque vice est une menace, & chaque crime un attentat contre elle. Joignez à cela que les classes supérieures sont celles qui se ressentent le plus des bonnes ou des mauvaises mœurs de la dernière classe. Si ces mœurs sont mauvaises, elles pèsent sans doute sur toute la société; mais comme le riche, l'homme puissant, l'homme considéré ont une existence plus étendue, & qu'ils donnent plus de prise sur eux, ils ont beaucoup à redouter de l'improbité du pauvre; & les Gouvernemens

(1) Le bruit peut, dans quelques cas, être employé comme moyen curatif, même lorsqu'il y a fièvre; mais ces cas étant rares, on ne doit point y avoir égard dans la réforme des infirmeries publiques.

dont elle est l'ouvrage, y trouvent souvent des obstacles insurmontables aux intentions les plus bienfaisantes & aux projets les plus utiles.

Si les grands hôpitaux ont une influence si funeste sur ceux qui vont y chercher des secours, c'est par les désordres qui y règnent; c'est par les gaspillages dont ils y sont témoins; c'est parce que les gros travaux y sont commis à des gens perdus, pour la plupart, de débauches, de dettes, d'escroqueries, & dont l'exemple ne peut rester long-temps sans effet. On ne croira pas sans doute que je parle ici de ces filles respectables que la religion & l'humanité dévouent au service des malades, sous les regards de ce Dieu auquel elles ont fait le sacrifice le plus sublime; la vénération publique qui leur est due à tant de titres, est encore elle-même une récompense peu digne d'elles. Mais il est de fait que l'Hôtel-Dieu, (1) Bicêtre & la Salpêtrière, sont le refuge d'une foule de bandits qui vont y faire le métier de domestiques pour se dérober aux poursuites de la police. Ce métier est si dégoûtant dans des maisons aussi nombreuses, qu'il est impossible de mettre aucune sévérité dans le choix de ceux qui doivent le remplir, & qu'on est forcé de tolérer ou d'ignorer le désordre de leur conduite, lequel est d'autant plus grand que les chefs se trouvent, comme je l'ai déjà dit, trop loin des abus pour pouvoir les surveiller & les réprimer. Je me suis demandé quelquefois s'il y avoit un spectacle plus affligeant & qui dégradât plus à nos yeux la nature humaine, que celui de la dépravation portée au milieu des actes de bienfaisance. A coup sûr, il n'en est pas de plus propre à corrompre la morale mobile de la plupart des hommes, sur-tout de ceux qui, n'ayant point cultivé leur raison, sont les plus susceptibles de la contagion de l'exemple.

(1) Je ne prétends pas dire que tous les domestiques des ces Hôpitaux sont du même genre: il y en a sûrement de fort honnêtes; mais il se trouvent souvent en mauvaise compagnie.

Les Commissaires de l'Académie, en proposant les quatre hôpitaux, se fondent sur deux raisons principales qu'ils paroissent regarder comme décisives.

La première est la nécessité d'avoir dans une ville telle que Paris, des asyles pour tous les malades indigens, de quelque pays, de quelque religion, de quelque état qu'ils puissent être, de quelque maladie qu'ils soient attaqués; asyles dans lesquels ils trouvent une libre entrée en tout temps, & sans aucune recommandation.

La seconde est l'impossibilité de soigner les plaies importantes, & de faire les grandes opérations ailleurs que dans de vastes infirmeries, confiées à des mains habiles, où la multiplicité des cas recule chaque jour les limites de l'art, & tourne au profit de ceux mêmes qui sont le sujet des expériences.

J'entends ajouter que toute bienfaisance doit être fondée sur l'économie, & que de petits hospices coûtent beaucoup plus, tant pour les premières avances des bâtimens, que pour l'entretien journalier des malades. On dit enfin qu'il seroit impossible d'y recevoir les maladies contagieuses, difficile d'y traiter les maladies maniaques (1), ou toute autre qui exige des soins particu-

(1) Les maniaques incurables doivent être gardés dans des maisons toujours soumises à l'inspection publique; & l'on doit en confier le soin à des personnes humaines qui n'emploient envers eux que le degré de sévérité nécessaire pour les empêcher de se nuire à eux-mêmes ou aux autres. Les maniaques, susceptibles encore de guérison, seroient mieux traités dans de petits hôpitaux, que dans ceux où la complication du service interdit les soins particuliers, & force le Médecin de se réduire à deux ou trois formules de traitement, bonnes sans doute dans quelques cas, mais souvent insuffisantes ou nuisibles lorsqu'elles sont indistinctement appliquées à tous. Peut-être, cependant, trouvera-t-on convenable de construire un ou plusieurs hôpitaux destinés pour ces malades seuls. En prenant ce parti, qui me paroît en effet le meilleur, on fera bien de consulter ce que M. Tenon dit là-dessus, & le plan qu'il propose dans son ouvrage.

liers ; & peu convenable d'en faire le refuge de cette multitude de femmes enceintes dont l'Hôtel-Dieu cache tous les jours les foibles, & souvent prévient les crimes. Il est facile de répondre à cela.

Je ne vois pas d'abord comment la quantité des lits étant déterminée, il peut être plus avantageux de les réunir dans une grande maison, que de les disperser dans plusieurs petites. S'il y avoit à cet égard quelque différence importante, elle seroit en faveur de la dernière méthode, où les secours se trouveroient plus à portée des nécessiteux. Objectera-t-on qu'alors quelques-unes de ces maisons pourront être toujours pleines, & forcées de refuser beaucoup de malades, tandis que d'autres seront souvent presque vides ? Mais il faut les placer de manière que cette inégalité n'ait point lieu, ou du moins ne soit que passagère. D'ailleurs, il seroit aisé de remédier à ce foible inconvénient, en instruisant chaque jour le public du nombre des lits vacans dans chaque maison de charité de Paris.

Dans les grands hôpitaux les plaies les plus simples deviennent graves, les plaies graves deviennent mortelles, & les grandes opérations ne réussissent presque jamais. Voilà un fait reconnu de tous ceux qui ont vu avec leurs yeux, & qui parlent avec leur conscience. Pendant près de cinquante ans que M. Moreau a rempli la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, l'opération du trépan n'a réussi qu'un très-petit nombre de fois. Aujourd'hui l'on n'y trépane plus ; & si l'issue le plus souvent funeste des autres opérations suffit pour les proscrire, il ne s'en fera bientôt aucune importante dans cet hôpital.

Sans doute il est digne de la charité publique de ne confier le soin des pauvres qu'à des chirurgiens habiles ; mais c'est avec une pratique modérément étendue qu'il s'en forme de tels, & non dans le tumulte d'une pratique immense, où l'observateur n'a pas le tems de voir, & où les choses s'effaçant les unes les autres de sa mé-

moire, n'y laissent que des images confuses. Qui ne sent d'ailleurs que pour augmenter le nombre des grands artistes, il n'y a qu'à multiplier les objets de leurs espérances & les théâtres de leurs talens ?

Les maladies contagieuses sont infiniment plus rares qu'on ne pense. On impute souvent à la contagion les effets de l'air souillé d'émanations putrides & ceux des altérations épidémiques de l'atmosphère. Au reste, les véritables contagions ne déploient toute leur fureur que dans des lieux où les hommes sont entassés. Comme elles exigent une communication assez immédiate pour se propager, elles ne sauroient acquérir un certain degré d'énergie, quand on peut isoler convenablement les malades, quand ceux qui les servent n'en ont pas un trop grand nombre à soigner, & qu'ils ne sont point forcés d'approcher trop souvent des lits suspects, quand ils ont le tems de mettre dans leur service toutes les attentions de la propreté ; quand enfin l'air qu'ils respirent peut être tenu aussi pur que celui des infirmeries ordinaires. Dans les hôpitaux tels que l'Hôtel-Dieu, les maladies contagieuses aiguës font des ravages effrayans, & les chroniques sont indestructibles. Ces maisons deviennent des foyers où les unes & les autres développent une activité inconnue par-tout ailleurs, & d'où elles se répandent sans cesse ou menacent de se répandre dans le public. Il sera donc encore avantageux de traiter les maladies contagieuses dans de petits hôpitaux.

Il est vrai que l'Hôtel-Dieu recèle une grande quantité de grossesses illégitimes, & que peut-être il épargne par là beaucoup d'attentats au désespoir. Mais la multitude de femmes en couche, qu'il dévore, pour ainsi dire, chaque jour, efface aux yeux de l'humanité un avantage qui peut se trouver également par-tout ailleurs. On peut sans doute les recevoir, les cacher aux regards du public, les accoucher, les guérir dans des maisons de charité moins vastes ; & c'est-là seulement que ces femmes malheureuses,

reuses, de leur indigence ou de leur faute, doivent compter sur des soins attentifs, & sur un air respirable.

Les raisons d'économie qu'on allégué en faveur des quatre grands hôpitaux, ne me paroissent pas mieux fondées. Ils coûteront, à ce qu'on dit, en frais de construction ou d'établissement, de six à huit millions, & le nombre total des lits qu'ils doivent contenir, ne passera pas quatre mille huit cents. Je suis autorisé à penser qu'on peut se procurer avec cinquante mille écus un petit hôpital propre à contenir cent cinquante lits, & tout ce qui est nécessaire au service d'un nombre égal de malades. Or, avec six millions, on auroit quarante hôpitaux de la même grandeur, lesquels pris ensemble renferméroient six mille lits. On imagine bien qu'il faudroit pour cela bannir toute espèce de décoration, & ne rien se permettre au-delà des besoins & de la commodité réelle des malades (1).

Quant aux charges annuelles, je prends pour mes deux points de comparaison, l'Hôtel-Dieu qui dépense vingt-sept sous par jour, pour chaque malade, & l'hospice de Vaugirard (2) qui n'en dépense que dix-huit. Cependant pour ne pas faire un calcul trop favorable à mon opinion, je conviendrai qu'il faut peut-être retrancher quelque chose de la première somme, & ajouter quelque chose à la seconde. Je me fixerai donc, si l'on veut, à vingt-trois sous & demi, qui sont le terme moyen entre l'un & l'autre. Mais j'ose affirmer qu'avec une administration vigilante, on peut, dans de petits hôpitaux, rester au-dessous, & que dans les quatre qui ont été proposés, on le passera presque toujours.

(1) La première Loi qu'on doit s'imposer, c'est de ne pas construire des bâtimens, mais d'acheter des maisons toutes bâties, & d'y faire des distributions intérieures, que leur forme permettra.

(2) Nous devons cet hospice & l'ordre qui règne dans son administration, au zèle d'une femme respectable, dont le nom, dans ces temps orageux, est toujours resté plus cher à la Nation Française.

En voyant ce que les hommes économisent de forces, de tems & d'argent, lorsqu'ils font leurs travaux en commun, & ce qu'ils perdent de tout cela, lorsque leurs efforts sont isolés, on est porté à croire que la réunion de beaucoup de bras, dirigés par la même tête, ou vers le même but, est la vraie solution de presque tous les problèmes sociaux. En effet, il y a plusieurs avantages à faire les choses en grand ; cela ne peut être contesté. Mais il s'en faut de beaucoup qu'on y trouve dans la pratique tous ceux que présente la spéculation ; & dans une infinité de cas, ils sont bien compensés par les inconvénients.

Toutes les fois qu'on rassemble des hommes, on altère leurs mœurs ; toutes les fois qu'on les rassemble dans des lieux clos, on altère à la fois leurs mœurs & leur santé. De tous tems les officiers de morale se sont plaints du voisinage des grandes manufactures : de tous tems on a observé qu'elles dégradent l'espèce humaine dans les pays qu'on avoit prétendu vivifier en les y établissant. Les petites entreprises sont plus immédiatement & sans relâche surveillées par l'intérêt individuel, toujours d'autant plus éclairé qu'il s'exerce sur un plus petit théâtre, & qui seul, avec la parcimonie & ses soins de détail, fait transformer en jardin fertile le petit champ délaissé par un gros propriétaire. Dans les grandes entreprises, surtout dans celles qui sont aux frais du public, il y a trop de mains intermédiaires entre celui qui gouverne & les choses qu'il est obligé de faire exécuter. La multitude des affaires l'empêche d'en examiner attentivement aucune ; nul des sous-ordre n'a d'intérêt à bien faire ; la négligence & le zèle sont traités avec la même indifférence. Les occasions de gaspillage renaissent à chaque instant ; avec elles se multiplient les causes qui doivent les faire saisir avec avidité ; & si le chef lui-même n'est pas soumis à la censure de l'opinion ; si l'exactitude de son administration n'est pas nécessaire à son existence ; en un mot,

s'il n'a pour nourrir son activité que le saint amour du devoir, une malheureuse expérience nous apprend qu'il cessera bientôt de le remplir. Voilà des faits certains en général ; voilà ce qu'il faut regarder comme la règle commune. La rareté des exceptions qu'on peut y trouver sans doute, bien loin d'en rendre douteuses les conséquences pratiques, ne fait que confirmer la nécessité de la prendre pour base de tout calcul en ce genre.

Mais quand les grands établissemens seroient sujets à moins d'abus, il ne s'ensuivroit pas que leurs avantages fussent en raison directe de leur grandeur. Leur grandeur est déterminée par la nature même de leur objet ; & conséquemment elle ne peut être la même pour tous. Par exemple, celle d'un atelier dont les travaux se font en plein air, peut être plus considérable ; celle d'un hôpital demande à être resserrée dans des limites étroites, qu'on ne franchit jamais impunément.

Il est donc bien nécessaire de réduire à leurs dimensions naturelles, tous ces grands monumens d'une aveugle bienfaisance. Mais le motif le plus urgent de hâter cette réforme, c'est l'impossibilité d'y faire convenablement la médecine, & , quoi qu'on en dise, la chirurgie ; c'est-à-dire d'y remplir le but pour lequel ils ont été fondés. Il n'est pas douteux que ce but ne soit de soulager & de conserver des malades, trop pauvres pour se faire soigner dans leurs asyles, ou qui même n'ont pas d'asyles dans lesquels la charité publique puisse les assister. Or, je soutiens que les malades ne sont point soulagés dans les hôpitaux, & que bien loin d'y être conservés, ils y viennent chercher de nouvelles causes de destruction. Cette vérité n'est sûrement pas nouvelle ; mais puisqu'elle doit suffire seule pour réformer des établissemens aussi vicieux, & qu'elle a été répétée tant de fois inutilement, il faut bien y revenir encore, & ne point se lasser de la redire.

Pour que la médecine se fasse d'une manière utile aux malades & à l'art de guérir (car ces deux objets sont

B 2

remplis par les mêmes moyens), il faut que le Médecin & le Chirurgien agissent toujours de concert, quand leur concours est nécessaire. Il faut que le premier ait les connoissances chirurgicales, & que le second porte les vues médicales dans ses traitemens; qu'ils aient l'un & l'autre un intérêt clair, direct, toujours présent à leurs yeux, de bien traiter, de guérir leurs malades; qu'ils puissent se donner le tems de voir tous les cas avec la plus grande attention, & faire plusieurs visites par jour, lorsque cela est utile; qu'ils soient autorisés à régler le régime aussi bien que l'application des remèdes; c'est-à-dire à déterminer la quantité, la qualité des alimens, le moment de les donner. Il faut enfin que les malades respirent un air convenable; qu'ils aient des lits commodes & propres, & qu'ils soient servis par des personnes qui joignent à un caractère compatissant, l'adresse (1), sans laquelle on

(1) Les hommes ne sont nullement propres à servir les malades. La nature semble avoir réservé aux femmes seules cette honorable fonction, de même que le soin de l'enfance; & ce n'est pas le motif le moins touchant de notre respect pour elles. Voyez un homme auprès d'un malade: s'il veut lui parler, il l'étourdit; s'il veut le remuer, il le secoue; s'il lui donne à boire, il verse dans les draps la moitié de la boisson; son émotion est toujours tardive, & ses secours n'arrivent jamais à temps. Mettez une femme à sa place: sa tendre pitié devine, prévient les besoins; elle fait tout à propos & sans précipitation; elle est à tout, & ne paroît occupée que d'une seule chose. Avec quelle adresse elle remue ce corps douloureux! Quelle propreté dans les détails du service! on sent que cette main délicate est faite pour soulager nos maux, comme cette imagination légère & tendre pour nous consoler dans nos peines.

Avant que l'Assemblée Nationale fût espérer que nous verrions enfin tomber les fers des Religieuses qui payent du bonheur de leur vie l'imprévoyance de leur jeunesse & l'illusion d'un moment, j'ai quelquefois pensé qu'il y auroit un moyen bien simple d'arracher au désespoir, aux remords & aux aliénations d'esprit qui en sont la suite, les filles infortunées, qui dans le fond du cœur, réclament contre des vœux imprudens. L'ordre des Sœurs

aigrit la douleur qu'on veut soulager. N'est-il pas impossible d'obtenir tout cela dans de grands hôpitaux? N'est-il pas facile de l'obtenir dans de petits?

La nécessité de renouveler l'air dans les salles de malades est aujourd'hui généralement reconnue. Celle de donner à chacun d'eux un lit, où il puisse changer commodément de situation, & prendre celle que demande la nature ou le lieu de ses souffrances, est victorieusement démontrée dans le rapport de l'Académie. Quelle âme assez indifférente oseroit encore après cette lecture, excuser la barbarie de ces lits à quatre, à cinq, ou même à six personnes, qu'il ne suffit pas d'éloigner, comme on vient de le faire, des regards du public! Gardons-nous d'ob-

de la Charité est, sans contredit, la meilleure institution pour le service des malades; il est à désirer que le Gouvernement leur confie le soin de tous les hôpitaux, & qu'il cherche les moyens naturels & justes d'augmenter le nombre de ces respectables Hospitalières. Ce qui contribue peut-être le plus à nourrir leur ferveur, c'est qu'elles ne font de vœux que pour un an, & qu'au bout de ce terme, elles peuvent rentrer dans le monde. Sentant qu'il est en leur pouvoir d'être libres, elles ne desirer point d'autre liberté. Il en est peu qui veuillent abandonner un état dont tous les travaux sont des bienfaits, & qui leur est devenu d'autant plus cher que leur vie entière est le sacrifice le plus sublime qu'il soit donné à l'homme de faire à la vertu. J'aurois voulu, dis-je, que toute Religieuse qui s'est trompée ou qu'on a trompée sur sa vocation, pût quitter le cloître en passant chez les Sœurs de la Charité. Avec le sentiment d'une indépendance, dont la possibilité suffit ordinairement au cœur humain, elle y auroit puisé presque toujours le désir de ne pas la rendre plus complète; ou si le monde l'eut rappelée impérieusement, du moins elle auroit cessé d'être malheureuse, elle auroit cessé de maudire des loix qui l'avoient immolée en autorisant cette aliénation sans retour, de sa personne & de sa vie, dans un âge où il lui étoit défendu de disposer de ses biens; & sa défection même eut été consacrée par des actes héroïques de charité chrétienne.

Ce moyen me paroïssoit devoir être également approuvé par la religion, par la raison & par l'humanité.

B ;

server combien il a fallu de recherches, de raison & d'éloquence pour faire voir ce qui est évident, pour prouver ce qui est démontré, pour forcer au silence des esprits faux ou des cœurs pervers qui semblent regarder les erreurs & les abus comme leur patrimoine; pour exciter la réclamation des hommes contre ce qui outrage le plus l'humanité : évitons sur-tout de considérer que lorsqu'on a fait tout cela, l'on n'a rien fait encore, & que ces mêmes abus reconnus de tout le monde, contre lesquels toutes les voix s'élèvent, ont des auteurs secrets qui savent les défendre de manière souvent à laisser le courage des gens de bien. Nous gémissions trop amèrement sur le sort des sociétés humaines, où l'on rencontre à chaque pas le même tableau.

Mais il est dans notre sujet, auquel je m'empresse de revenir, d'autres vérités aussi simples, & qu'il n'est pas moins important de rendre populaires. Je vais me contenter, d'après le plan que j'ai suivi, de les exposer succinctement, laissant à quelque plume, comme celle de M. Bailly (1), le soin de les développer & de leur donner tout leur pouvoir. Le bon sens peut devancer l'opinion, il peut la diriger de loin; mais c'est au talent seul qu'il est donné de hâter sa marche & d'augmenter son influence.

Je ne saurois trop le répéter, on exécuteroit en vain les changemens les plus utiles dans les hôpitaux, si l'on ne commence par en diminuer la grandeur. Ce premier pas fait, tout le reste devient faisable.

(1) Ces observations sont écrites depuis plus d'un an : M. Bailly n'étoit alors qu'un simple particulier; la voix d'un grand peuple ne l'avoit pas encore chargé des importantes fonctions qu'il remplit avec tant de zèle, de lumières & de vertus.

Il est aisé de voir qu'alors la salubrité & la propreté des salles pourront s'obtenir sans peine, & que le service deviendra très-simple dans tous ses détails. Alors aussi l'on pourra laisser aux Médecins le droit de déterminer tout ce qui regarde le régime; on pourra exiger d'eux qu'ils fassent des journaux détaillés de leurs traitemens, & par cette seconde mesure, les forcer à se surveiller eux-mêmes sans cesse, en leur faisant redouter de loin la censure sévère de leurs rivaux; tandis que par la première, on leur enlève une excuse dont ils se serviroient plus souvent s'ils en sentoient tout le poids.

Qu'il me soit permis de dire encore un mot sur ces règles générales de régime dont j'ai déjà fait entrevoir les fâcheuses conséquences. L'importance du sujet doit me faire pardonner quelques répétitions. Je n'examinerai pas en détail la distribution des alimens solides; le moment où la plus petite erreur peut devenir fatale, est ordinairement passé quand on commence à les permettre. Ce n'est pas qu'il n'y eût plusieurs observations à faire sur leur usage, sur leur choix, sur leurs effets, si différens dans les différentes maladies, & suivant le temps ou le degré de chacune. Mais pour ne rien laisser à désirer là-dessus, il faudroit donner un corps complet de diététique, & me jeter dans plusieurs discussions médicales, étrangères à mon principal objet. Voyons donc seulement ce qui concerne la diète sévère, ou le temps pendant lequel les malades sont réduits au bouillon.

Dans les hôpitaux on distribue le bouillon de quatre en quatre heures, & à tout le monde à la fois; à la Charité de même qu'à l'Hôtel-Dieu, il est assez concentré. La quantité qu'on en donne à chaque malade est considérable; elle est la même pour tous; & généralement parlant, ils sont trop nourris, quand le genre ou le période de la maladie exige ce que j'appelle la diète sévère.

Le bon bouillon de viande convient dans quelques cas; il en est d'autres où la raison & l'expérience le

proscrivent : mais alors il peut être remplacé par des décoctions de graines farineuses, de racines, de fruits pulpeux, de plantes succulentes. Il convient toutes les fois qu'il s'agit de soutenir les forces ou de les relever ; quand il faut nourrir le malade, & cependant ne pas dépenfer dans l'estomac une grande somme d'action : par exemple, dans les épuisemens simples, dans les fièvres malignes nerveuses, à la suite des grandes hémorragies, ou de toute autre évacuation considérable. On doit l'interdire toutes les fois qu'il est nécessaire de tenir les mouvemens vitaux dans un état de foiblesse ; quand les premières voies sont farcies de restes d'alimens ou d'humeurs corrompues ; quand on redoute des altérations putrides générales : par exemple, dans les maladies éminemment inflammatoires, dans les grandes plaies accompagnées de douleurs vives & de pyrexie violente ; dans les fièvres saburrales, mésentériques, bilieuses, putrides. Il réussit fort bien dans certaines épidémies ; dans quelques autres on le trouve constamment nuisible. Toutes choses égales d'ailleurs, il réussit mieux dans les saisons froides ou sèches, que pendant les grandes chaleurs ou dans les temps humides & tièdes.

Les maladies aiguës offrent à leur début plusieurs symptômes qui sont communs à presque toutes ; c'est alors sur-tout qu'il faut de la sagacité pour ne pas les confondre. Dans la suite, leurs phénomènes deviennent plus saillans, & leur génie se caractérise. Il en est comme des jeunes plantes & des jeunes animaux, qui n'ont rien de bien distinct d'abord, soit dans leur faveur, soit dans leurs autres qualités sensibles ; mais dont le temps développe la nature, l'instinct & la physionomie particulière. Le talent de reconnoître la maladie naissante à quelques traits fugitifs qui la décèlent, est sans doute la première qualité du Médecin. Sans ce talent on commet tous les jours des fautes graves ; car il ne faut pas croire avec le vulgaire, qu'en restant spectateur & donnant de la tisanne, on puisse

dire qu'on ne prend encore aucun parti : c'est en prendre réellement un que de se déterminer à ne rien faire. L'issue de la plupart des traitemens dépend de la conduite qu'on a tenue les premiers jours. Or, pour ne pas sortir de notre sujet, si dans un grand nombre de maladies il faut imposer d'abord le régime le plus sévère ; s'il faut le plus souvent attendre l'approche des crises pour augmenter l'activité de l'estomac, & pour chercher à rendre par son influence sur les organes principaux, les déterminations critiques plus complètes & plus régulières : dans d'autres cas, où l'invasion de la fièvre n'est accompagnée que de peu d'altération des forces digestives, on doit mettre les momens à profit, nourrir le malade tandis qu'on le peut encore, & faire une espèce de provision pour les temps les plus orageux où l'on fera peut-être dans la nécessité de supprimer presque tout aliment. Voilà ce qu'Hippocrate, qui le premier a donné de bonnes règles de régime pour les fébricitans, avoit observé non-seulement dans le climat de la Grèce, mais dans les divers pays où l'avoient conduit le besoin de s'instruire & l'ambition louable d'exercer son art avec plus d'éclat. Il remarque aussi qu'un vieillard (1) ne doit pas être nourri comme un jeune homme, un homme mûr comme

(1) La règle qu'il établit là-dessus, peut être regardée comme générale. Plus les animaux sont près de leur origine, & plus ils ont besoin d'alimens ; plus ils avancent vers leur dernier terme, & plus long-temps ils peuvent supporter l'abstinence. Un homme fait la supporte mieux qu'un jeune-homme, un vieillard plus facilement que l'un & l'autre, un enfant point du tout. Cette règle souffre cependant plusieurs exceptions : quelques vieillards ont besoin d'une nourriture abondante, & de faire plusieurs repas dans le jour, comme les enfans. Quand les forces viennent à se concentrer dans l'estomac, l'action de cet organe est d'autant plus nécessaire, que c'est alors lui seul qui, par l'étendue de ses sympathies, entretient ou ranime le jeu de la vie dans tous les autres.

un enfant ; que les habitudes de la santé doivent être mises en considération pendant la maladie, & qu'il faut leur accorder quelque chose, ainsi qu'au climat, à l'âge, à la saison, au tempéramment, en un mot à toutes les circonstances importantes.

Ce que je viens de dire suffit sans doute pour prouver combien il est essentiel que le Médecin d'hôpital ait le droit de régler tout ce qui concerne le régime des malades.

Mais en lui fournissant les moyens de rendre son art plus utile, on doit s'assurer qu'il remplira toujours ses devoirs. Et pour cela qu'on ne s'en rapporte point à la surveillance particulière des chefs. Quoi qu'on fasse, il n'aura pour juge que sa conscience, à moins qu'on ne l'oblige à faire connoître ses traitemens dans des journaux bien circonstanciés, destinés à devenir publics, soit à son profit, soit pour le compte de l'administration. La conscience d'un homme de bien est sans contredit le meilleur de tous les mobiles ; mais des intérêts d'amour-propre ou de fortune sont malheureusement d'un effet plus général, plus constant & plus sûr. Au reste, la manière de faire ces journaux est très-simple ; Hippocrate nous en a laissé le modèle dans ses épidémies. Ce que les découvertes modernes peuvent ajouter à la précision de quelques détails, se réduit à peu de chose : & quant au talent du grand Peintre, c'est encore dans ses écrits immortels qu'on ira toujours le puiser avec plus de fruit. Je conviens que de son temps la matière médicale étant dans l'enfance, il n'a pu nous laisser que des indications générales de remèdes : le plus souvent même il peint la marche de la maladie sans parler du traitement, & semble n'avoir été que le contemplateur du travail de la nature. Mais les observations de ce genre sont peut-être les plus précieuses. On y voit bien plus clairement, que dans celles où l'action des remèdes doit être mise en ligne de compte, quels sont les phénomènes qui précèdent les crises heureuses,

quels sont les mouvemens dont la terminaison est confirmement funeste : l'on en conclut bien mieux dans quelles circonstances il est avantageux d'abandonner la nature à elle-même, ou de ne faire que la seconder ; & dans quelles circonstances contraires il faut arrêter ses efforts égarés, ou leur faire prendre une autre direction. Nous ne pouvons plus imiter Hippocrate à cet égard ; nous ne le devons même plus : l'administration des remèdes est trop perfectionnée, pour qu'il nous soit permis de rester aussi souvent oisifs ; & l'on ne sauroit nier que l'histoire de leurs effets ne rende encore plus complète l'histoire des maladies. On doit à la vérité commencer par bien étudier celle-ci ; mais on ne seroit point utile sans la connoissance de la première.

De bons journaux d'hôpital doivent donc offrir d'abord, en forme de préliminaire, le tableau rapide de la dernière constitution ; c'est-à-dire des généralités historiques concernant le temps & les maladies qui ont régné l'année d'auparavant : & le corps du journal ne doit être que le même tableau de l'année qu'on veut décrire, mais plus développé, plus circonstancié, jour par jour, maladie par maladie. Il faut qu'on y trouve notées les moindres variations de l'atmosphère, concernant le froid, le chaud, la légèreté, la pesanteur, l'humidité, la sécheresse. Les instrumens que les Physiciens ont imaginés pour mesurer ces différens états, ne doivent pas être les seuls consultés ; les vrais instrumens des expériences médicales sont les corps vivans. Ainsi, par exemple, après avoir déterminé le degré du froid d'après le thermomètre, on examinera si la sensation qu'il fait éprouver aux corps, & les effets qu'il produit sur eux, correspondent exactement à la dilatation & à la condensation des liqueurs : or, on trouvera souvent qu'ils n'y correspondent pas ; & , pour le dire en passant, on en tirera des conséquences dont il est aisé de sentir l'utilité-pratique.

Mais ce qui sans doute est le plus important, c'est que chaque maladie soit décrite avec la plus grande exactitude. Non-seulement on peindra son invasion, son accroissement, son état, son déclin, la convalescence ; non-seulement le Médecin dira par quelles indications il s'est laissé guider dans l'administration des remèdes, & quels ont été leurs effets ; mais de plus il rendra compte de l'âge du malade, de son tempérament, du pays qu'il habite, de sa profession, des maladies auxquelles il a été sujet, de ses goûts, de ses mœurs.

Hippocrate décrit les phénomènes de la maladie ; il ne la nomme presque jamais. Pourquoi ne l'imiteroit-on pas encore en cela ? Les dénominations s'emploient ordinairement au hasard, ou pour masquer l'ineptie des traitements. Tous les hommes d'ailleurs n'attachent pas les mêmes idées aux mêmes mots ; ce que l'un appelle fièvre catharrale, l'autre l'appelle fièvre péripneumonique, ou putride, ou maligne. Mais qu'un Médecin dise : — Le malade toussait ; il avait une douleur de côté ; son pouls était tendu, fréquent ; son visage rouge, ses yeux larmoyans, son sang couvert d'une couenne blanche, ou jaunâtre, ou verdâtre. — Tout le monde l'entend ; tout le monde est d'accord sur ce qu'il a voulu dire. Si de l'enchaînement de ces symptômes, du degré de chacun, de l'enchaînement dans lequel ils se sont montrés, il cherche à déduire quel est le désordre de la santé qu'ils indiquent ; on peut juger de son talent, de sa sagacité, de la bonté de son esprit. Enfin, s'il ajoute : — D'après tous ces signes, d'après telle indication qui m'a paru en résulter, je me suis décidé pour tel & tel remède ; il s'en est suivi tel & tel effet : — Nous avons alors un tableau très-clair qui ne peut être sujet à nulle interprétation vicieuse ; & nous pouvons en tirer des inductions très-probables pour l'effet de ces mêmes remèdes dans les mêmes circonstances. Il me semble que des journaux faits dans

cet esprit, par des praticiens éclairés & prudents, feroient le recueil le plus précieux de l'art (1). Au bout de vingt ans ils auroient passé presque tous les cas en revue : ils encourageroient, ils nécessiteroient une foule de travaux utiles : & tandis que d'un côté ils rendroient les plus importants services à la médecine, de l'autre ils engageroient, comme je l'ai déjà dit, les Médecins à traiter les pauvres malades avec plus de zèle & d'attention.

Mais il est un autre moyen qu'on pourroit faire concourir plus efficacement encore à ce double but ; c'est l'établissement des écoles-pratiques, regardées avec raison maintenant par tous les gens sensés, comme seules propres à réformer les études de médecine. Les Médecins de Cos & de Cnide menaient leurs disciples au lit des malades. Ceux qui depuis enseignèrent à Rome, suivirent cet exemple, témoin Symmaque, contemporain de Mar-

(1) Toutes les sciences naturelles s'enrichissent de faits, & les systèmes ou les principes généraux de chacune ne doivent être que le résultat direct & précis de tous les faits qui s'y rapportent. En médecine, sur-tout, il n'y a de lecture vraiment instructive que celle des observateurs ; & même si chaque homme pouvoit tout voir par ses propres yeux, peut-être seroit-il avantageux de fermer les livres, & de ne consulter que la nature seule, afin de recueillir ce qu'elle enfante, exempt du mélange des opinions humaines. Les peintures les plus parfaites la défigurent toujours à quelques égards. Si l'on veut tout décrire, on se perd dans les détails ; si l'on se borne à saisir les grands traits, on néglige des choses importantes. Il est impossible de donner dans une description, l'idée nette d'une odeur, à celui qui ne l'a pas sentie ; il ne l'est pas moins de lui faire voir une maladie qu'il n'a jamais vue, & dont il ne connoît pas les analogues par lui-même. Mais la vie est trop courte, l'art est trop étendu pour qu'on ne soit pas forcé de recourir à l'expérience des autres ; & si nous en avons assez nous-mêmes pour retrouver dans notre mémoire les images partielles dont l'ensemble forme le tableau qui nous est offert, elle ne sera pas en effet pour nous.

tial, que ce poëte accuse de lui avoir donné la fièvre ;
en le faisant tâter en hiver par cent mains toutes gelées.

*Me centum tetigere manus aquilone gelatæ :
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.*

Dans l'Amérique septentrionale, les jeunes gens qui se destinent à la médecine, se mettent d'abord chez un Apothicaire. Ils apprennent à connoître, à préparer les remèdes ; ils les portent aux malades dont l'aspect les habitue ainsi par degrés à distinguer toutes les infirmités du corps humain, par les signes qui les caractérisent, en même temps qu'ils recueillent une foule d'observations précieuses sur l'efficacité des moyens que l'art emploie pour les combattre.

En Italie, quelques Universités exigent avant d'accorder le bonnet de Docteur, que les jeunes candidats aient suivi pendant deux ou trois ans, un praticien connu dans toutes ses visites.

Les Universités d'Edimbourg & de Vienne font à cet égard au niveau des écoles de Cos & de Cnide. Il y a dans l'une & dans l'autre un Professeur de médecine clinique. C'est dans les salles mêmes d'un hôpital que se donnent les leçons ; ce sont les différentes maladies qui leur servent de texte. Si le Professeur a du talent, il indique à ses élèves l'ordre dans lequel les objets doivent être observés pour être mieux vus & pour mieux se graver dans la mémoire ; il leur abrège le travail ; il les fait profiter de son expérience. S'il est sans talent, ses fautes sont bientôt dévoilées par la nature qui parle à tous leurs sens, & dont il est impossible d'étouffer ou d'altérer le langage. Souvent même elles leur deviennent plus utiles que les succès, en rendant plus ineffaçables des images qui sans cela peut-être, n'eussent fait sur eux que des impressions passagères. Aussi les jeunes gens qui sortent de ces Universités se distinguent-ils facilement de tous les autres.

Leurs connoissances plus nettes, mieux classées, leur raison plus ferme, leur tact plus sûr & plus fin sont une assez bonne apologie de cette forme d'instruction.

Un célèbre Praticien, enlevé dans la force de l'âge, à la médecine dont il étendoit tous les jours le pouvoir par ses travaux, & qu'il faisoit honorer par la noblesse de sa conduite ; aux malheureux dont il étoit le père ; à ses amis auxquels il n'est resté pour se consoler de sa perte, que le souvenir de ses vertus : M. Dubrueil que je m'honore d'avoir eu pour maître, & dont l'amitié tendre & courageuse manque bien plus encore à mon cœur, que les lumières à mon instruction, avoit fondé quelques années avant sa mort, sous les auspices de M. le Maréchal de Castries, une école-pratique dans l'hôpital de la Marine de Brest. Il étoit convaincu que tous les arts qui demandent la culture immédiate des sens, & dans lesquels les combinaisons de l'esprit ne peuvent jamais suppléer l'habitude & l'exercice, doivent être étudiés directement dans la nature même ; & que par conséquent les meilleurs Professeurs de médecine sont les malades. Il croyoit que le Professeur en titre devoit se borner à mettre ses élèves dans la bonne route, à leur présenter les tableaux de la manière qui les éclaire le mieux les uns par les autres, & rend les impressions plus durables, par cela même qu'elles sont plus distinctes. Il pensoit que celui qui vouloit faire plus, au lieu d'abrégé pour eux les difficultés, leur faisoit perdre le fruit de toutes celles qu'ils pouvoient avoir vaincues. Ainsi, quoi qu'il ne prétendît pas avoir donné à son établissement toute la perfection dont il eût été susceptible dans d'autres circonstances, M. Dubrueil est mort dans la douce persuasion qu'il avoit fait un présent utile à notre art ; & cette persuasion étoit d'autant mieux fondée qu'il laissoit à la tête de l'école de Brest un excellent esprit, incapable de mettre des préjugés acquis à grands frais, à la place de sa raison naturelle & de l'expérience.

Aujourd'hui tous les jeunes gens parlent d'écoles-pratiques : ils les demandent à grands cris ; & la partie la plus saine des vieux Médecins les desiré également.

Je n'entrerai dans aucun détail sur leur nécessité, sur les avantages qu'on doit en recueillir, ni sur la forme qu'il seroit convenable de leur donner (1).

Leur nécessité ne sauroit être mise en question : elle résulte clairement de l'état actuel des études dans les écoles de médecine, & de la nature même de l'esprit humain, ou de la manière dont nous acquérons nos connoissances.

Leurs avantages ne sont pas moins évidents, & l'on peut assurer qu'ils sont incalculables.

Quant à leur forme, j'avoue que je ne la regarde pas comme une grande affaire (2). Ici, comme dans beaucoup d'autres choses, on fera d'autant mieux qu'on réglera moins. Si l'on se bornoit à déterminer les droits que donneroient aux jeunes élèves, dans toutes les facultés de médecine, une assiduité de deux ou trois ans aux leçons des écoles-pratiques, tout se mettroit de soi-même dans le meilleur ordre. A plus forte raison seroit-il à propos d'abandonner la méthode d'instruction, au choix & au talent du Professeur.

Il suffiroit donc, selon moi, de permettre à tout Médecin d'hôpital, d'y former une école, d'après le plan qu'il jugeroit le meilleur ; d'exiger de lui des journaux détaillés, & de statuer qu'après avoir suivi ses leçons, deux, trois ou quatre ans, les étudiants en médecine pourroient

(1) C'est l'objet principal du Mémoire de M. Lacheze.

(2) J'observe seulement qu'on pourroit y faire trouver aux élèves, des cours d'anatomie, d'opérations chirurgicales, d'accouchemens, & de chimie pharmaceutique. Les premiers se feroient dans un amphithéâtre de dissections ; les derniers dans la pharmacie de l'hôpital.

33
prendre d'emblée huit, dix, douze inscriptions, plus ou moins (1).

En laissant les Professeurs arbitres du taux de leurs leçons, on risqueroit peu qu'elles fussent jamais portées trop haut. La concurrence établie entre eux, les forceroit, pour leur intérêt même, à ne point en exagérer le prix. Mais si le talent ou la vogue pouvoit le leur faire ofer quelquefois avec succès, voilà précisément ce qu'il seroit aussi mal-à-propos qu'injuste de vouloir prévenir. Leur noble émulation, alimentée par toute sorte de motifs, ne pourroit que tourner au profit des malades, des élèves & de la science.

C'est avec de pareilles institutions qu'on auroit, dans les élèves, des surveillans éclairés & sévères de la médecine des hôpitaux, surveillans toujours prêts à réclamer contre les faussetés ou les exagérations des journaux; & les journaux eux-mêmes devant servir de base à la réputation de celui dont ils porteroient le nom, le forceroient à doubler de soins auprès de ses malades, à perfectionner sa pratique, & à rendre son enseignement le plus attrayant, le plus clair, le plus méthodique, afin d'attirer un plus grand nombre d'élèves autour de lui.

Je ne me permettrai plus qu'une réflexion; elle me paroît faite pour toucher une administration qui respecte la morale.

Dans l'état actuel, les jeunes Médecins suivent rarement les hôpitaux avec quelque constance. Ils se jettent dans la pratique sans avoir vu les objets qu'ils doivent reconnoître. Il faut pourtant se donner l'air d'avoir tout vu; il faut cacher son inexpérience par le babil & par de grands mots. Ainsi, dans la matière la plus grave,

(1) Je n'attaque point ici le droit dont jouissent les facultés, d'examiner les étudiants en médecine, & de leur donner le bonnet de Docteur.

ils s'exercent à l'art de tromper, ou du moins ils s'habituent à ces manéges de charlatanerie, qui dégradent toujours le caractère. Mais quand ils suivent les hôpitaux, quel fruit peuvent-ils en retirer ? Ce n'est pas la nature qu'ils y voient ; c'est encore moins la nature aidée par un art bienfaisant. Tout ce qui frappe leurs yeux, égare leur jugement & flétrit leur ame : ils ne recueillent que des images fausses, & n'apprennent qu'à se jouer de la vie des hommes. Dans l'ordre de choses que j'indique, en acquérant des connoissances vraies, ils dédaigneroient l'artifice qui ne sert qu'à masquer l'ignorance : ils verroient le pauvre traité comme un être dont les souffrances & la vie sont sacrées ; & rien n'altérerait dans leur cœur ce respect tendre pour les hommes, sans lequel il n'est point de moralité.

P. S. On pourroit appuyer d'une foule de raisons nouvelles, la nécessité de diviser & subdiviser les grands hôpitaux ; mais j'ai cru inutile d'entrer dans de plus grands détails. Maintenant que l'opinion publique influe d'une manière si directe sur toutes les parties de la législation & du gouvernement, il est impossible qu'avec un si grand intérêt à s'éclairer, elle ne recueille pas toutes les lumières éparées & presque perdues jusqu'à ce jour. Quand la voix de tous les citoyens est libre, quand l'application des vérités découvertes n'est plus empêchée par les passions particulières, les vérités se découvrent, & leurs plus foibles germes, jetés comme au hasard dans les livres ou les conversations les plus frivoles, se développent, croissent & fructifient avec une promptitude dont les penseurs mêmes sont étonnés.

Je suis donc persuadé que dans peu les vices des grands hôpitaux seront sentis de tout le monde. En faisant la peinture détaillée & fidèle de ces funestes asyles, je me serois exposé à faire la plus amère satire de l'administration qui les surveille ; & rien n'est plus loin de mon cœur que les inculpations personnelles. Mais l'œil sévère

du public, porté successivement sur tous les objets qui l'intéressent, fera cette satire d'une manière bien plus rigoureuse, & sur-tout bien plus utile. On verra donc qu'il faut renoncer aux grands hôpitaux, & bientôt sans doute il n'y en aura plus que de petits. C'est-là peut-être l'un des plus grands avantages des Gouvernemens, où la volonté publique fait la loi & détermine le mode de son action. Les préjugés se taisent, les passions malfaisantes se cachent, le bien se fait sans peine, parce que celui qui en est l'objet, est celui-là même qui le commande; & la morale règne nécessairement par-tout, attendu qu'elle n'est que l'utilité de tous, & qu'il implique contradiction que tous ne veuillent pas & ne cherchent pas leur utilité.

En réduisant les hôpitaux à cent ou cent cinquante lits au plus, il sera moins nécessaire de les transporter hors des villes. Des hospices, tels que je les propose, peuvent rester au sein de Paris, sans de grands inconvéniens pour eux-mêmes & pour le voisinage. On n'a pas besoin de soins recherchés pour s'y garantir du mauvais air, & pour prévenir les contagions. Les maisons qui environnent la Charité ne sont pas plus mal saines que celles des quartiers les mieux aérés : cependant il sera toujours avantageux de choisir au moins une partie des emplacements à la campagne. Les malades y jouissent d'un air presque toujours préférable, & souvent nécessaire pour leur entier & prompt rétablissement. On peut plus facilement y ménager les aspects, & tourner les salles d'une manière commode pour recevoir le soleil ou pour s'en garantir à volonté : on peut s'y procurer de vastes promenoirs, couverts pour les temps de pluie ou de froid ; & pour les beaux jours, d'autres plantés d'arbres, dont les émanations, pendant sept à huit mois de l'année, sont si restaurantes pour les convalescens. Les terrains, les bâtimens, les denrées, la main-d'œuvre, tout y est moins cher ; & les raisons d'économie qui doivent entrer pour beaucoup dans

les établissemens publics, suffiroient seules pour y assigner la place de tous ceux qu'il n'est pas absolument indispensable de laisser au milieu des villes.

D'ailleurs il seroit facile de faire des arrangemens avec les Municipalités des villages où l'on transporterait les hospices. Chacune d'elles a des pauvres à nourrir, des malades à soigner, enfin un plan de charité publique à former sur de nouvelles bases. On pourroit leur fournir les moyens de le faire mieux & plus en grand, en réunissant les dotations des maisons à fonder, avec celles dont ils jouissent pour leurs pauvres, & avec les secours qu'ils doivent encore à la bienfaisance journalière de leurs habitans. Dans une affaire pareille, des conditions avantageuses & agréables à tout le monde sont faciles à imaginer; & si quelques Médecins de réputation attiroient un jour, aux visites de ces hospices des élèves empressés d'interroger la nature sous des yeux faits pour les diriger, qui ne sentent combien l'éloignement des distractions de la ville, le silence & la paix de la retraite féconderoient l'étude de leur art, & leur conserveroient d'instans précieux pour les travaux opiniâtres de l'observation qui doit lui servir de fondement?

Je ne doute pas que l'établissement des nouvelles Assemblées administratives n'entraîne par-tout celui des ateliers de charité commandés par la voix publique, & réclamés par la raison de l'homme d'état, autant que par l'humanité de l'homme sensible. Chacun voit aujourd'hui combien il est nécessaire d'extirper la mendicité; chacun sent qu'on ne le peut qu'en offrant du travail à l'indigent en état de travailler, & qu'en assurant un asyle à celui que l'enfance, la vieillesse ou la maladie met dans la cruelle nécessité d'implorer l'assistance de ses semblables.

La société, comme le dit très-bien M. l'abbé Sieyès dans sa belle déclaration des droits de l'homme, doit des secours à tout individu qui se trouve hors d'état de pourvoir à ses propres besoins. Elle le doit parce que

l'état social faisant jouir les uns d'avantages sans nombre ; ne peut sans crime laisser les autres au-dessous de ce qu'ils feroient au fond des bois ; elle le doit aussi parce que s'il se trouve dans son sein une grande quantité d'êtres souffrants, elle est en danger sous plusieurs rapports, & que lors même qu'il y en a peu, cet état de choses dégradant à la fois, & celui qui demande, & celui qui refuse, porte des atteintes sourdes, mais graves, au corps politique le mieux organisé d'ailleurs.

La grande maladie des états civilisés est la mauvaise distribution des forces & la disproportion choquante des fortunes. Voilà la source de presque tous les désordres publics & des calamités qui les accompagnent. Je conviens, & l'on a pu le voir ci-devant dans une note, que les hommes ne naissent pas égaux en moyens, s'ils naissent & sont éternellement égaux en droits : mais, je le répète encore, les grandes inégalités ne sont pas du fait de la nature ; & , comme l'observe très-bien le publiciste philosophe que je viens de citer, les institutions sociales sont faites pour corriger ce qu'elle peut avoir de vicieux à cet égard. Elles ont fait par-tout précisément le contraire : par-tout aussi, choqués des maux qu'elles seules avoient pu rendre aussi graves, les sages, les législateurs & les hommes bienfaisans ont cherché de concert les remèdes qu'il étoit nécessaire d'y porter. Mais leurs vœux n'ont bien été remplis nulle part. Le jubilé des Juifs, le partage des terres chez les Spartiates, les loix agraires des Romains, sont des moyens également iniques & contraires au but de l'association, qui est l'exercice libre des facultés de chacun, & la paisible jouissance des biens qu'elles lui procurent. La taxe des pauvres en Angleterre peut être regardée comme une loi du même genre. Ses grands inconvéniens sont assez connus ; mais le plus intolérable de tous, est de créer de nouveaux misérables, pour secourir ceux qui le sont déjà ; car dans la perception de cette taxe, comme dans celle des autres

impôts, l'on faist & l'on vend les meubles des contribuables inexacts ou incapables de payer. L'aumône elle-même par laquelle le riche soulage un peu son cœur des reproches secrets que lui fait l'aspect attristant du pauvre, indépendamment de la disproportion où elle se trouve presque toujours avec les besoins, ne va certainement guères mieux à son but, & considérée sous un point de vue général, offre des caractères qu'il est indispensable de lui ôter, si l'on veut qu'elle cesse d'être immorale & funeste à la société. L'aumône est sans doute un acte de vertu particulière ; mais le plus souvent c'est un crime public. Elle peut satisfaire celui qui donne, lui procurer des jouissances qu'il demanderoit inutilement à son or d'une autre manière ; mais elle dégrade celui qui reçoit, elle l'habitue à la paresse, elle ouvre son cœur à tous les vices, & le prépare à tous les attentats.

Tant qu'un homme est en état de faire un travail quelconque, ce n'est pas l'aumône qu'il faut lui donner ; c'est ce travail qu'il faut lui fournir : & quand la maladie, ou la vieillesse, ou l'enfance le met hors d'état de payer ce tribut que chacun doit à la nature & à la société, la société est alors dans l'obligation d'en agir avec lui comme une famille humaine ou prévoyante, avec un serviteur qu'elle soigne malade & nourrit vieux, en mémoire de ses services passés, ou qu'elle fait élever enfant, dans l'espoir de ceux qu'il peut lui rendre un jour.

Il n'y a là que des échanges réciproques ; rien qui trouble les rapports naturels des hommes entre eux, & livre l'un à la merci de l'autre. L'un reçoit le prix de ce qu'il a fait ou de ce qu'il fera ; l'autre est dans le cas d'un débiteur religieux qui s'acquitte noblement, ou d'un calculateur qui fait des avances sur un fonds riche & productif.

Le travail honore l'homme ; il anoblit, il consacre toutes ses jouissances : nul ne peut même secouer ce joug imposé par notre condition, sans se dégrader & sans perdre

de sa liberté ; car , plus les richesses sont considérables ; & plus en dépend celui qui seroit incapable d'y suppléer au besoin par des ressources personnelles.

Il n'est peut-être pas inutile de répéter que le bonheur du peuple tient à ses mœurs , & que ses mœurs tiennent beaucoup au respect qu'il conserve pour lui-même. Les autres classes ne sont pas moins intéressées à nourrir en lui ce sentiment qui maintient chacun à sa place , en empêchant que personne cesse de se montrer homme , par orgueil ou par avilissement , & qui sera par-tout le plus sûr garant de la morale publique.

C'est d'après ces principes , que tous les hommes éclairés ont demandé d'une voix unanime un nouveau système de bienfaisance générale. C'est de là qu'il faut partir pour trouver celui qui remplira le mieux son objet , de secourir la misère sans la flétrir ; & sans cultiver de loin les vices & les crimes , par l'encouragement de la fainéantise. A ce motif sacré , vient s'en joindre un autre plus senti peut-être de la plupart des administrateurs ; je veux dire l'économie. En faisant travailler ceux qui le peuvent , on se ménage des ressources plus abondantes pour ceux qui ne le peuvent pas. Un atelier bien ordonné doit fournir de l'ouvrage aux hommes , aux femmes , aux vieillards , aux enfans : chacun y trouve à faire ce que lui permettent ses forces & son industrie ; chacun est payé suffisamment , & le produit doit couvrir les frais d'administration & les pertes inévitables. Un hôpital d'enfans délaissés pourroit également trouver , dans le travail des grands , le moyen de nourrir les petits , & de former les uns & les autres au rôle de Citoyen.

Les ateliers auroient encore un avantage auquel ceux qui se sont occupés de cette matière ont déjà pensé ; c'est de maintenir le prix des journées sur un pied convenable , ce qui me paroît de la plus haute importance pour la classe qui vit de ses bras , & ce qu'on ne pourroit obtenir autrement , dans un pays où les vrais propriétaires ne forment

peut-être pas le huitième de la population, sans des lois violentes & anti-sociales.

Je pense donc qu'il est juste de secourir les indigens, mais qu'il est essentiel de le faire en occupant ceux qui sont capables d'un travail quelconque. Ce soin me paroît également honorable pour eux-mêmes, utile à leur bonheur, exigé par le sévère devoir d'économiser les charités, & nécessaire à la conservation des mœurs publiques; il montre à côté de la bienfaisance un sentiment profond de la dignité de l'homme, laquelle, à mon avis, sert de base à presque toutes les vertus publiques & privées.

FIN.



